

D'UNE MÉMOIRE À UNE AUTRE

NUMÉRO SPÉCIAL RAFLE DU VEL D'HIV

Les 80 ans de la rafle du Vel d'Hiv, page 2

Illustrer l'histoire avec Cabu, page 4

Un nouveau lieu de Mémoire : la Gare de Pithiviers, page 6

Se souvenir à travers des portraits, page 7

Les enfants de Terezin, page 9

Un labyrinthe de mémoire, page 11

Après l'oubli, page 12

Conseil littéraire : *Sans oublier les enfants*, Éric Conan (1991)

Au début du régime de Vichy, les Allemands organisaient l'arrestation des Juifs à partir de 16 ans. Mais alors que faire des enfants ? Leur famille était arrêtée et envoyée dans les camps, ils se retrouvaient donc seuls. Jean Leguay, responsable de Vichy en zone occupée, demandait la déportation des enfants. La réponse prit du temps car il fallait l'accord d'Eichmann en Allemagne. Suite à la rafle du Vel d'Hiv, les moins de 16 ans ont été emmenés dans deux camps d'internements : Pithiviers et Beaune la Rolande. Le sort de ces enfants était entre les mains des autorités françaises. Ils ont été arrêtés par la police française, transférés et surveillés par la gendarmerie française (et quelques douaniers revenus des frontières) dans les 2 camps. Environ 3 500 enfants se sont retrouvés sans famille, enfermés loin de chez eux. Seulement une centaine d'entre eux ont survécu. Éric Conan, journaliste et écrivain, a mené une enquête sur Pithiviers et Beaune la Rolande. Il s'est rendu compte que personne n'était retourné dans ces camps, aucune trace de ces enfants ne reste. Les habitants sont dans l'ignorance, ou alors restent honteusement dans le silence. Une école s'est construite sur le camp de Pithiviers et aucune plaque, aucun mot, ne s'y tient. De par son enquête, publiée pour la première fois en octobre 1990 dans *L'Express*, est né son livre *Sans oublier les enfants*. Dans l'avant-propos, l'auteur définit son travail comme une ambition limitée « avec un minimum de commentaires, ce qu'il est possible aujourd'hui de savoir avec certitude au sujet de ces événements ».

Cet « aujourd'hui » est celui de 1991. De nos jours, en 2022, le devoir de mémoire a pris une certaine avancée. En lisant les mots et en parcourant l'enquête d'Éric Conan, nous nous rendons compte de la difficulté à rendre hommage et mémoire aux disparus de la Shoah. Il est vrai que l'on associe directement la Seconde Guerre mondiale à Auschwitz et aux camps d'extermination. Nous devons nous replonger dans l'histoire pour penser aux camps d'internement. Les plus de 16 ans y attendaient leur transfert, déjà organisé. Mais ces enfants à Pithiviers et Beaune la Rolande étaient enfermés sans savoir quand ils allaient partir. Comparaient-ils leur sort ? Se rendaient-ils compte de la mort qui les attendait ? *Sans oublier les enfants* est résumé comme « un document remarquable qui rend l'oubli impossible ». L'enquête retrace les événements entre le 19 juillet et le 16 septembre 1942. Écrit à l'aide de témoignages, les centaines de pages rendent la voix de ces enfants intemporelle. Leur histoire n'est plus secrète. A nous de la lire et de la transmettre.

ÉRIC CONAN
SANS OUBLIER LES ENFANTS
LES CAMPS DE PITHIVIERS ET DE BEAUNE-LA-ROLANDE
19 JUILLET - 16 SEPTEMBRE 1942



Le
Livre
de
Poche

Raphaëlle Zelkowicz, 2022

Les 80 ans de la rafle du Vel d'Hiv

Commémoration de la rafle du Vel d'Hiv' à Grenoble – Cérémonies du 26 août 2022

Ce vendredi 26 août, j'ai assisté à deux temps forts de la commémoration de la rafle du Vel d'Hiv' sur la région grenobloise. Tout au long de l'année, comme partout ailleurs, la ville de Grenoble a organisé des cérémonies pour rendre hommage aux hommes et aux femmes qui ont été déportés, qui ont résisté ou qui ont réchappé des rafles ordonnées en août 1942, après la première vague à Paris en juillet.

La particularité des rafles à Grenoble est que la ville est alors en « zone libre », tout comme le reste de l'Isère : les rafles ne peuvent se concrétiser qu'avec le concours des forces de l'ordre et de l'administration française, ce qui pose de manière accrue la question de la collaboration de l'Etat français à l'entreprise d'extermination des Juifs (CF. La fin de l'article).

Deux témoins ont été mis à l'honneur ce 26 août : l'un est un lieu emblématique de cette période, l'autre, George Bruttman est un rescapé dont le récit a été transmis à la Fondation de la Shoah pour la première fois cette année.

Le 26 août 1942 des équipes de 4-5 hommes (le plus souvent composées de gendarmes) sillonnent la ville, une liste à la main. Des autobus récupèrent hommes, femmes et enfants pour les amener à la caserne Bizanet, au 51 rue Maréchal Randon.

Arrivés sur place, on vérifie leur identité, leur situation familiale, leur situation de travail : il s'agit d'arrêter les Juifs étrangers. Sur les 353 personnes arrêtées, 109 seront conduites au camp de Vénissieux, transiteront ensuite par Drancy et seront, pour la plupart, exterminées à Auschwitz-Birkenau. Seules six personnes en réchapperont.

En 1992, alors que la caserne est devenue une école primaire, une plaque commémorative est déposée. C'est devant l'école qu'ont lieu les cérémonies annuelles du souvenir.

A la suite du discours d'Emmanuel Carroz, adjoint Mémoire, Migrations et Coopérations internationales à la mairie de Grenoble, a été récité le *Kaddish* (prière des Morts) puis la prière pour la République*. Après la dépose des gerbes, le Chant des Marais** a été diffusé puis la sonnerie aux morts. Enfin, la Marseillaise a été entonnée pour clore cette première partie.

J'ai été particulièrement touchée par le fait que le souvenir de cette rafle, permise par les autorités françaises de l'époque, soit soutenu et entretenu par la République et ses représentants d'aujourd'hui. La preuve est ici faite d'une reconnaissance importante de l'Histoire et des histoires personnelles.

*La prière pour la République : Regarder à [« judaïsme »](#)

**[Chant des Marais ou chant des Déportés](#)

LA CASERNE BIZANET



Image reproduite à partir du site grenoble-resistance.com (Site sur lequel vous pouvez consulter les noms des personnes déportées depuis la caserne)



TEMOIGNAGE DE GEORGES BRUTTMANN

Ainsi, dans un deuxième temps, nous avons été conviés dans les locaux de la mairie de Grenoble à écouter le témoignage de Georges Bruttman. Ce dernier avait 5 ans lorsqu'on est venu rafler sa famille, d'origine polonaise. Sa mère, sa sœur et lui ont échappé à la déportation grâce à un courrier détenu par sa mère qui certifiait l'action héroïque du père de monsieur Bruttman dans la bataille de Narvik*. Passant de cachette en cachette, Georges Bruttman s'est trouvé être recueilli par une famille Suisse allemande, plutôt favorable aux idéaux nazis. Il garde ainsi le souvenir d'une enfance difficile où la faim le disputait à l'attente des retrouvailles. A l'annonce de la Libération, il retrouve sa sœur (cachée non loin de lui) puis sa famille. Il reprendra et poursuivra ses études pour devenir médecin.

Monsieur Bruttman a beaucoup insisté sur le fait que pendant, et longtemps encore après, cette douloureuse période de son enfance, il n'a pas parlé de son expérience car « cela n'intéresse personne ». Son témoignage à la Fondation et auprès de nous ce 26 août démontre une nouvelle fois combien il est important de recueillir la parole de ces témoins directs pour qu'eux et nous puissions aujourd'hui nous construire ensemble.

*[La bataille de Narvik](#)



Questions et réponses à la suite de la diffusion du témoignage recueilli par la Fondation de la Shoah

UN POINT SUR LA RESPONSABILITE DE LA FRANCE DANS LA RAFLE DU VEL D'HIV

Les quelques informations données ici sont issues de notes prises lors d'une Conférence à Grenoble intitulée « **La police française, un opérateur zélé** », conférence donnée à la Maison des avocats par Monsieur Balestas, Bâtonnier de Grenoble ; Monsieur Gerbi, Président du CRIF et avocat ; Monsieur Dallest, Procureur Général de la Cour d'Appel de Grenoble et Monsieur Bruttman, historien et spécialiste de l'antisémitisme. Les chiffres reproduits dans ce document sont ceux donnés lors de la conférence.

- Le « Fichier Tulard » recense 151.000 personnes (adresses, professions, familles). **Ce fichier a été constitué par la Préfecture de Police** à la demande des autorités allemandes afin de répertorier tous les Juifs entre 16 et 55 ans qui pourraient constituer un « vivier » de travailleurs. **Pierre Laval, alors chef du gouvernement, propose d'étendre l'âge des personnes ciblées de 2 ans à 60 ans.**
- 27.400 personnes sont sélectionnées dans ce fichier, 1.600 équipes policier/gardien prévoient de les arrêter. La Gestapo compte sur 22 convois de 1000 personnes à faire partir sur les 40 jours suivant les arrestations.
- 12.884 personnes arrêtées entre le 16 et le 17 juillet 1942 à Paris – 14.000 arrestations en tout (personnes arrêtées après mais dans le cadre de la même opération, elles étaient en fuite et ont été rattrapées, par exemple). **Ces arrestations sont menées conjointement par un policier en civil et un gardien de la paix en tenue.** Le « succès » de ces arrestations a été très lié au zèle avec lequel les équipes ont opéré. Certains binômes n'ont trouvé...personne !
- En attendant leur transfert vers les camps, **les personnes arrêtées sont retenues dans des commissariats, des écoles, des garages, des salles de spectacles...** les adultes sans enfants sont envoyés à Drancy (4.900) et les familles au Vel d'Hiv' (8.160).

4051 enfants sont raflés et conduits au Vel d'Hiv'.

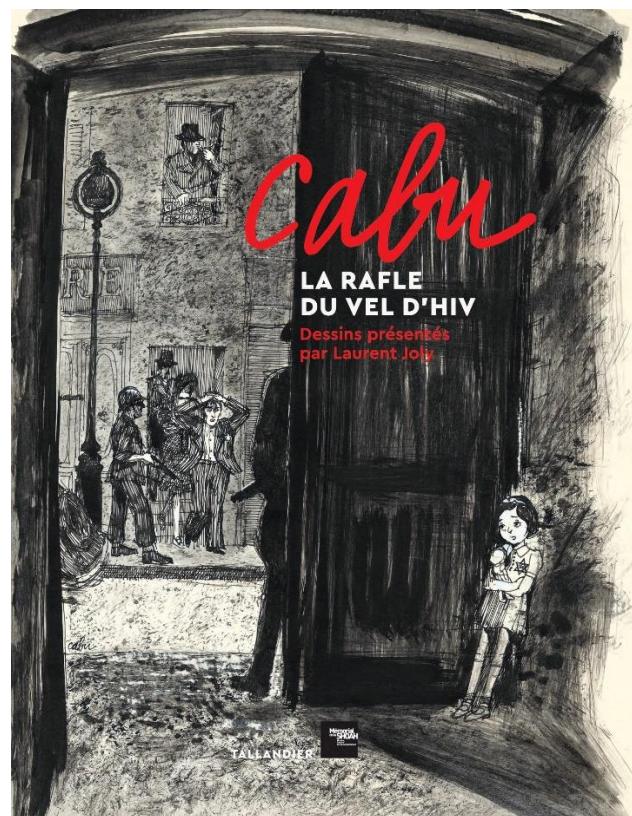
A NOTER EN PLUS

- La date du 16 juillet a été choisie par François Mitterrand en 1993 en référence à cette rafle pour déclarer ce jour « journée nationale à la mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites de l'État français et d'hommage aux [« Justes » de France](#) ».
- [Jacques Chirac](#) inaugure, le 27 janvier 2011, à [Orléans](#), en présence de [Simone Veil](#), le musée des enfants du Vel d'Hiv.
- À l'initiative de Serge Klarsfeld, le [Jardin mémorial des enfants du Vel d'Hiv](#) ([15^e arrondissement de Paris](#)) a été inauguré le 16 juillet 2017 par le président de la République, [Emmanuel Macron](#).

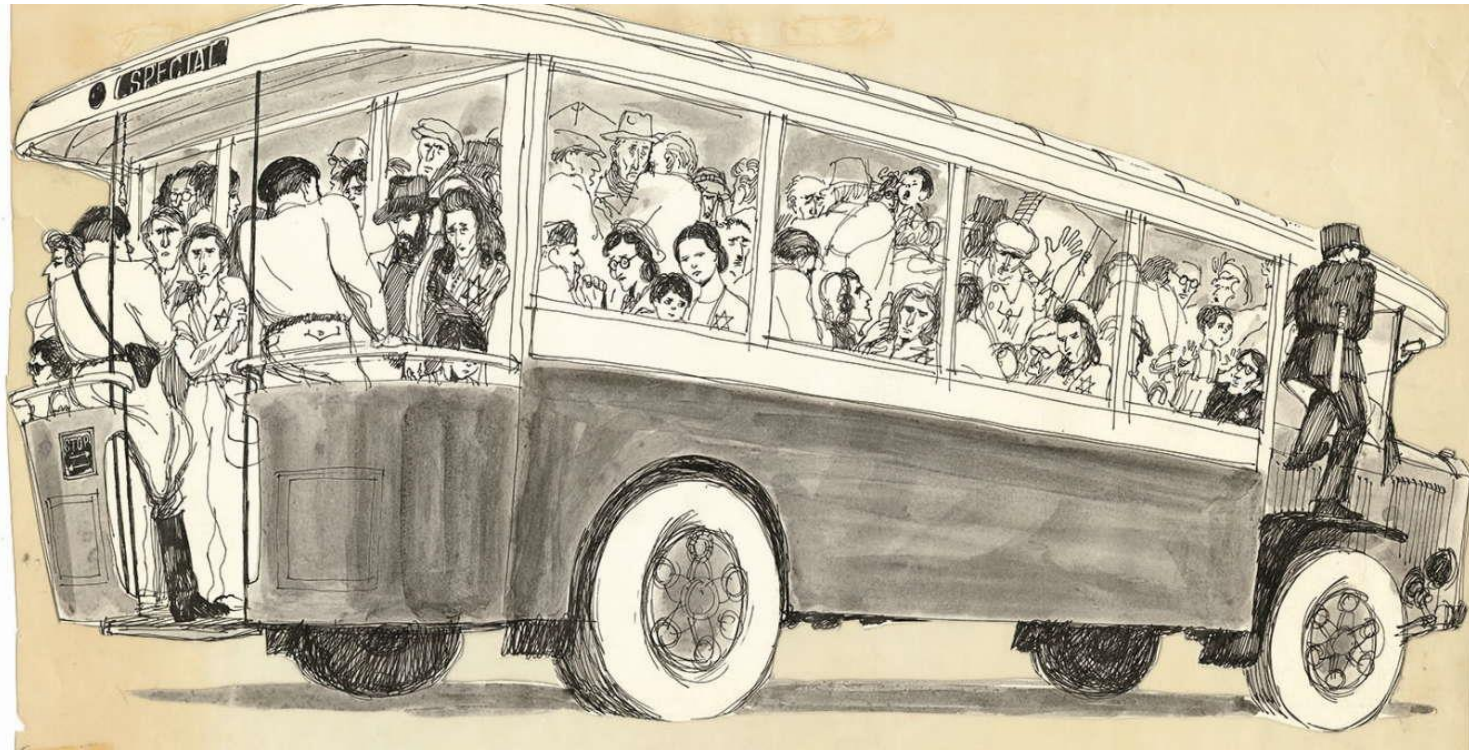
MCC

Illustrer l'histoire avec Cabu

Pour le 80^{ème} anniversaire de la rafle du Vel d'Hiv, le Mémorial de la Shoah a ouvert ses portes à Cabu. L'exposition « Cabu dessins de la rafle du Vel d'Hiv » présente les œuvres publiées dans le magazine *Le nouveau Candide* au printemps 1967. Depuis leur parution, c'est la première fois que ces dessins sont exposés. Vous avez jusqu'au 7 novembre pour vous y rendre.



L'histoire de la rafle du Vel d'Hiv est connue pour son inhumanité et comme la date clé de la collaboration française. Des films, documentaires, et livres nous retracent les événements du 16 juillet 1942. Quand la rafle est évoquée nous visualisons les familles juives arrêtées à leur domicile ou dans la rue pour être emprisonnées dans le Vélodrome en attente de leur transfert en Pologne. Grâce aux dessins de Cabu, les différentes étapes de la rafle sont exposées d'un tout autre point de vue. Nous avons l'impression de nous immiscer dans le regard d'un spectateur, et non pas à travers celui d'une victime ou d'un bourreau comme dans un film ou un livre. L'artiste lui-même définit son travail comme « des coups de poings dans la gueule ».



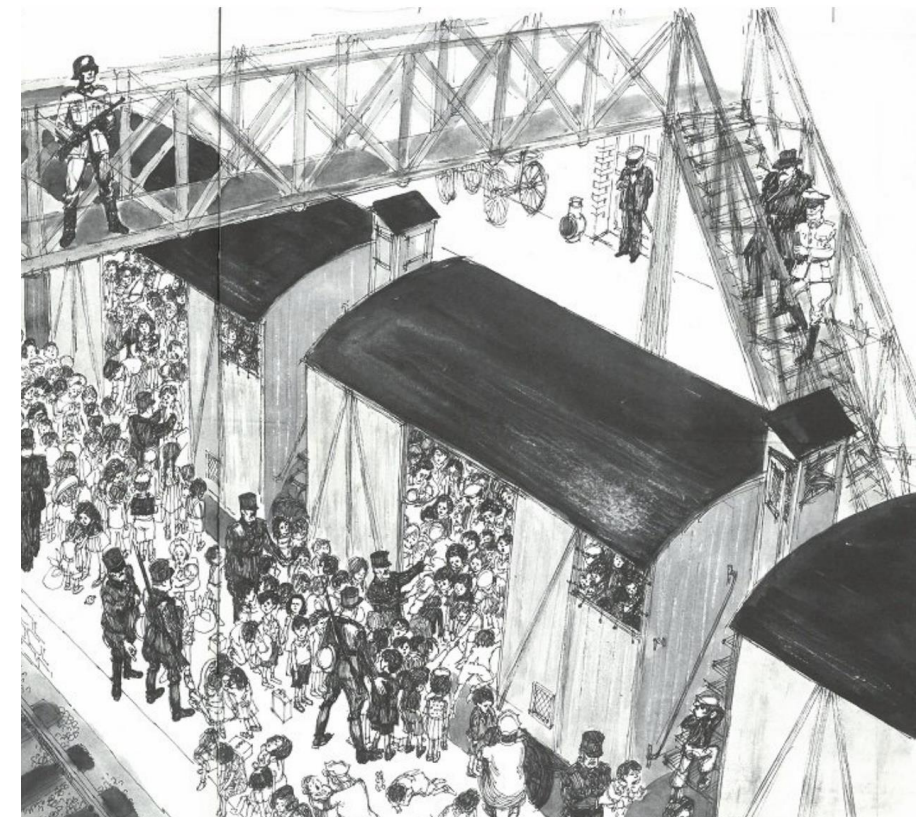
L'autobus, Cabu (1967)

La première fois que Cabu s'est rendu dans ce stade, il avait 10 ans, c'était en 1948. A cette époque c'était « *un lieu de fête, de manifestation* » explique Cabu au micro de France Info le [23 octobre 2013](#). Lorsqu'il a appris ce qu'il c'était passé il s'est demandé « *pourquoi l'histoire n'a pas été dite plus tôt ? [...] C'est sous Jacques Chirac dans les années 1990 qu'on a commencé à en parler, vous voyez le temps qu'il faut pour qu'on parle des tragédies comme ça, je me demande pourquoi* ».

L'exposition du Mémorial de la Shoah présente d'une manière chronologique les événements. De l'arrivée des juifs au Vélodrome le 16 juillet 1942, jusqu'au convoi du 3 août 1942 partant de Pithiviers. Cabu retrace l'histoire. Il s'en est même inspiré pour confronter les lecteurs du *nouveau Candide* à se confronter à la réalité. Par exemple, il rend hommage à Lisa Fajnzylberg, 6 ans, orpheline de déportés. Chaque visage dessiné par Cabu, qu'il ait ou non existé, reflète une émotion particulière que je peine à vous décrire. Pour analyser cette exposition, il faut se rendre compte de l'émotion. Elle ne provient pas de chaque dessin, mais de chaque personne représentée. Lorsque vous êtes entouré des coups de crayons de Cabu, vous vous sentez comme emprisonnés dans l'histoire, et par la puissance de l'enfer du 16 juillet 1942. Il faut s'y rendre pour comprendre.

Raphaëlle Zelkowicz, 2022

La publication des dessins de Cabu a à la fois un impact historique mais également pédagogique. *Le nouveau Candide* est un magazine lu par les soutiens du général de Gaulle. L'hebdomadaire se vend grâce aux polémiques visant les juifs, comme le numéro du 14 mars 1966 titré « Les juifs : ce qu'on n'a jamais osé dire ». La communauté juive est vue comme un mystère, parfois même incompréhensible, par rapport au génocide. Pourquoi eux ? Que sont-ils devenus ? Qu'ont-ils vraiment subi ? Un tas de questions qu'essayait de traiter *Le nouveau Candide*. C'est ainsi que Cabu fut sollicité pour un numéro phare de l'hebdomadaire. Le 25 avril 1967, un numéro spécial sur la rafle du Vel d'Hiv est publié dans le but de dévoiler « le récit caché aux Français pendant 25 ans ». C'est là qu'intervient le rôle que l'on peut considérer comme pédagogique, de Cabu. Le réel décrit dans ses œuvres ne peut être douté. Personne, quelque soit l'artiste ou l'individu, ne peut imaginer des scènes avec une violence psychologique aussi lourde. Il faut se mettre dans la peau d'une personne vivant dans les années 1960-1970. Le génocide est peu évoqué, les déportés sont à peine écoutés, alors la rafle du Vel d'Hiv, ayant emprisonné 13 152 personnes, n'était pas connue. La communauté juive souffrait d'un silence, et les non-juifs ne se rendaient pas compte de l'horreur passée.



L'évacuation de la gare d'Austerlitz vers les camps du Loiret, Cabu (1967)

Un nouveau lieu de Mémoire : la Gare de Pithiviers

À l'occasion du 80^e anniversaire de la rafle du Vel d'Hiv (16-17 juillet 1942), le Mémorial de la Shoah a inauguré le dimanche 17 juillet 2022 **la gare de Pithiviers**, par le Président de la République Emmanuel Macron. Ce nouveau musée, lieu de mémoire et d'éducation sur l'histoire de la Shoah en France.



Alors que le camp d'internement de Pithiviers a été détruit après-guerre, la gare est un témoin de l'internement des Juifs en France, de leur déportation par les 8 convois partis du Loiret au camp d'Auschwitz-Birkenau. Sa réhabilitation a pour objectif essentiel la transmission de la mémoire aux générations futures et propose 400 m² d'exposition présentant le rôle des gares de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande dans l'internement et la déportation des Juifs de France.

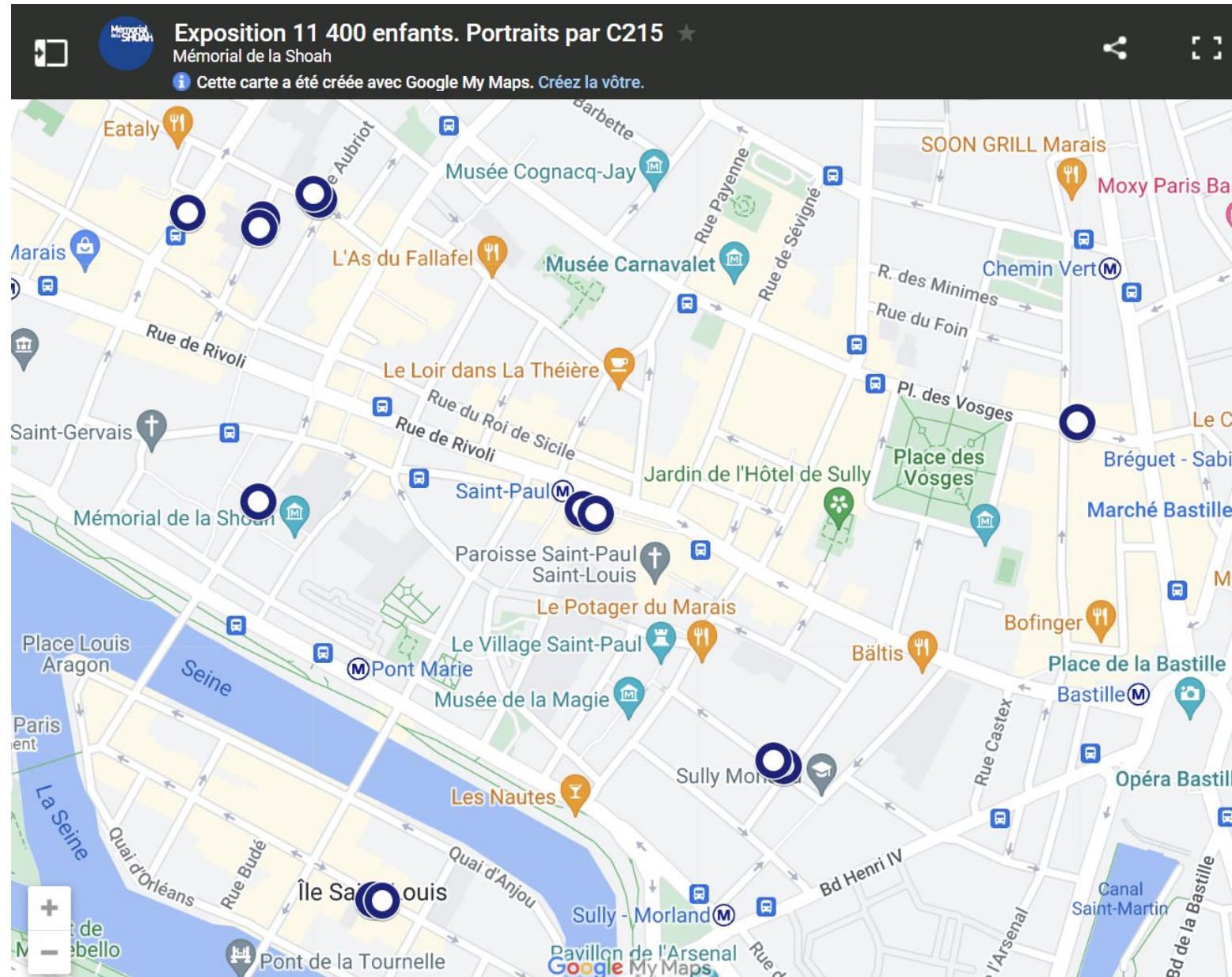
« Cette gare nous parle du passé, d'un passé parfois encore enfoui et indiciblement douloureux, d'un passé que certains tentent de nier ou de falsifier. Mais cette inauguration historique se situe dans le présent d'aujourd'hui, dans la nécessité d'une histoire à perpétuer. Le rappel des valeurs de la République alors bafouées mais aujourd'hui retrouvées ». Extrait du discours d'Eric de Rothschild lors de l'inauguration.

Ce nouveau lieu de mémoire est complémentaire du CERCIL Musée Mémorial des enfants du Vel d'Hiv installé à Orléans depuis 1991. Nous vous conseillons ces deux visites ainsi qu'une visite guidée de l'ancien camp d'internement de Pithiviers.

Delphine Djurdjevic

Se souvenir à travers des portraits

Jusqu'au 2 décembre 2022, le Mémorial de la Shoah présente l'exposition « 11 400 enfants. Portraits de C215 ». Vous avez certainement déjà croisé son œuvre la plus connue : le portrait de Simon Veil sur une boîte aux lettres à quelques mètres du musée. Le street-artiste lutte contre l'antisémitisme et célèbre la mémoire de la Shoah. Pour cela il peint sur des boîtes aux lettres les visages de certains enfants déportés. Dans le quartier du Marais, vous pouvez découvrir ces œuvres en suivant un parcours précis :



C'est une nouvelle manière de s'informer et d'expliquer aux plus jeunes l'extermination des Juifs. En visitant l'exposition vous trouverez des informations sur les portraits exposés. Mais lorsque vous vous rendez dans les rues parisiennes pour découvrir ces boîtes aux lettres vous n'aurez que peu d'explications (nom, prénom, âge, religion). Sur les murs du musée, 14 œuvres de C215 sont reproduites. 14 enfants victimes de la rafle du Vel d'Hiv : Huguette Goldblum (13 ans) ; Paulette et Emmanuel Hiller (14 et 7 ans) ; Maurice Nowak (9 ans) ; Bernard Schainer (17 ans) ; Denise Szternszus (14 ans) ; Lazare Szajnbuks (11 ans) ; Fernande et Michel Wajsbrot (6 et 10 ans) ; Georges Weinberger (16 ans) ; Aline Zajdman (8 ans) ; Bernard Zajdner (14 ans) ; Maurice Zeliszewski (17 ans) ; Bernard Zylberberg (13 ans).

L'artiste utilise des photos pour reproduire ces portraits. Il travaille avec le Mémorial de la Shoah et se documente sur chaque personne avant de lui rendre hommage. Ces œuvres sont toutes réalisées avec les mêmes couleurs : un dégradé de bleu. Ces tons clairs et lumineux immortalisent l'âme de ces enfants assassinés. En effet, le bleu représente la sagesse de leur visage, la pureté de leur esprit, la découverte de leur histoire, et l'infini repos de leur mémoire.



Face aux boîtes aux lettres des enfants se trouve celle de Simon Veil. Son portrait est reproduit sur un deuxième mur pour créer un effet de reflet. Les visages des enfants sont protégés par celui de Simone Veil, comme-ci elle servait de repère et d'apaisement pour ces âmes perdues. Elle s'est battue pour revenir des camps, elle est devenue une figure politique et historique. Ces enfants sont eux aussi des figures historiques ; mais à la différence que leurs noms ne sont pas connus de tous.

Parmi les 14 histoires présentées dans l'exposition, laissez-moi vous dresser celle de Fernande et Michel Wajsbrot. Michel, de son vrai prénom Moszek, est né en Pologne le 16 décembre 1931. Très vite il émigre en France avec ses parents. Le 28 janvier 1936 naît sa petite sœur Fernande, naturalisée française. Ils habitent au 39 rue Sante-Croix-de-la-Bretonnerie dans le Marais.

Le 16 juillet 1942, jour de la rafle du Vel d'Hiv, les enfants sont arrêtés par la police avec leur mère Chana. Après avoir été prisonniers du Vélodrome, ils sont transférés dans le camp de Beaune-la-Rolance. Chana est déportée à Auschwitz le 7 août 1942 par le convoi n°16. Les enfants rejoignent leur père, Zelman, à Drancy où il avait été enfermé quelques jours plus tôt. Ils sont déportés à Auschwitz le 21 août 1942. Les 4 membres de cette famille ont été assassinés dans le camp.

La boîte aux lettres sur laquelle est peinte leur portrait se situe 10 rue de Moussy dans le 4^{ème} arrondissement de Paris.

Raphaëlle Zelkowicz, 2022



Les enfants de Terezin

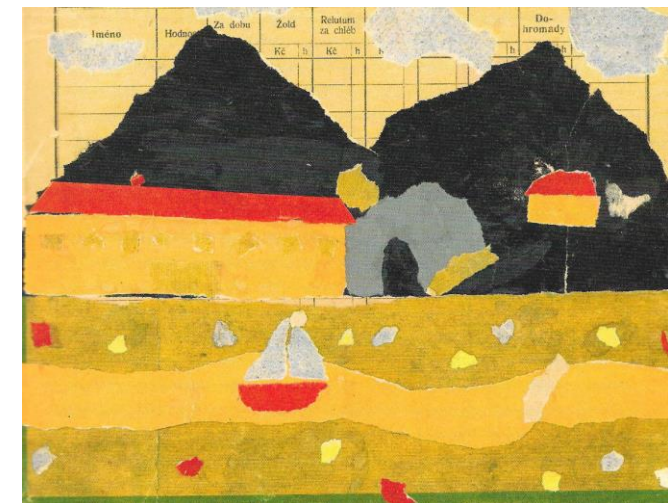
A soixante kilomètres de Prague se trouve une ville encerclée de remparts construite d'après des plans d'ingénieurs militaires italiens au XVIIIe siècle. Elle se nomme Terezin.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Terezin devient une ville de faim et de terreur.

Elle se transforme en un ghetto où les Juifs de Bohême et de Moravie, puis de toute l'Europe vont être déportés avant d'être envoyés plus à l'est, dans les chambres à gaz et les fours crématoires.

Tout dans la ville est faussé, irréel. Tous les habitants du ghetto sont par avance condamnés à mort. Ce n'est qu'une fosse sans issue. Au contraire de ceux qui ont créé cet espace de vie et de mort, les arrivants des wagons surchargés des trains à bestiaux après plusieurs jours d'humiliation, d'offense, de cruauté, de coups et de vols, ne savent que très peu du piège qui se referme sur eux. On leur fait croire qu'ils vont rester à Terezin en sécurité le temps de la guerre.

Mais quelques-uns savent aussi que Terezin ne sera qu'une courte étape et leur but est alors de rester en vie, avec leur famille si possible.



MARTA KENDEOVA, 27 juillet 1930

Déportée au ghetto de Terezin le 30 juillet 1942 ; déportée à Auschwitz le 23 octobre 1944

Les enfants déportés ici, ne savent pas. Des villes de leur naissance qu'ils viennent de quitter, ils connaissent le renvoi de l'école, les privations de toutes sortes, portent une étoile jaune sur le cœur cousue sur leurs vestes, leurs blouses. Ils ne peuvent jouer que dans les cimetières. Ils ont tout quitté avec des parents inquiets de leur situation et qui parlent avec effroi de leur avenir incertain. Leur installation dans le ghetto leur fait comprendre l'étrange monde dans lequel ils vont devoir vivre. Ils voient la réalité, tout en conservant leur regard d'enfant, un regard de vérité qui sépare le jour et la nuit. Ce regard qui ne peut pas être trompé par les faux espoirs et les jeux d'ombre d'une vie imaginaire. Ils vivent, enfermés entre les murs et les cours, dorment dans des greniers surpeuplés à même le sol ou sur des lits de planches superposées... Un monde d'ombres et de couleurs, de faim et d'un infime espoir.

A partir de quatorze ans, les adolescents doivent travailler comme les adultes dans les ateliers ou le jardinage. Ils ne sont plus des enfants.

Les enfants, eux, afin de simuler aux commissions étrangères de la croix rouge que Terezin est un lieu où les adultes et les enfants peuvent vivre normalement, ont leur théâtre de marionnettes, peuvent jouer dans les cours des casernes, étudient, dessinent, jouent de la musique, chantent des airs d'opéra ... le temps de leur passage à Terezin, avant leur départ pour un autre enfer, un autre néant.

Des quinze mille enfants qui jouèrent, dessinèrent, étudièrent en sursis à Terezin, il n'en reviendra que cent. Ils ont vu tout ce que les adultes ont vu. Ils ont aussi vu avec leur imaginaire ce qui peut se cacher derrière les remparts : un panneau indiquant Prague, des animaux, des gâteaux, des sucreries, des casseroles pleines de nourriture ... Et pourtant, lorsqu'ils écrivent leurs poèmes, il en est autrement. Les mots évoquent "la douleur de Terezin", la "fille qui s'est perdue", le désir de partir ailleurs, là où les gens sont meilleurs, les grands-pères mordant le pain sec et les pommes de terre pourries du déjeuner, la "nostalgie" et la "peur". Oui, la peur qu'ils ressentent, qu'ils peuvent raconter dans leurs poésies. Ils savent qu'ils sont condamnés, peut-être mieux que les adultes, *ils étaient quinze mille et il en revint cent.*

Des dessins, des poèmes, c'est tout ce qui reste de ceux dont la cendre a été dispersée à Auschwitz. Mais leurs dessins et leurs poèmes nous parlent. C'est leur voix, toujours présente, une voix rappelant la vérité et l'espoir.

Ces dessins et poèmes ne sont pas de simples documents parmi des milliers de témoignages dans cet océan de souffrances, mais une transmission de la Mémoire de ceux qui les ont créés, de couleurs et de mots. Ils sont le mémorial de ces milliers d'enfants que l'on n'a pas laissé grandir.

Comme pouvaient le souhaiter ces enfants, au travers de toute cette transmission (passation) ils ont vaincu la mort et l'oubli.

Sophie Gerson-Mariatte

Sources : musée juif de Prague ; recueil *ici je n'ai pas vu de papillon*

QUESTIONS ET RÉPONSE

A quoi bon les belles sciences à l'humanité ?
A quoi bon la beauté des belles femmes ?
A quoi bon le monde si la justice n'existe pas ?
A quoi bon le soleil s'il ne fait pas jour ?

Pourquoi Dieu ? Pour qu'il punisse ?
Ou pour que l'humanité soit meilleure ?
Sommes-nous des animaux qui souffrent,
qui pourrissent sous le joug des sentiments ?

Pourquoi la vie si les vivants souffrent,
Pourquoi le monde comme un rempart ?
Sache, mon fils, il est ainsi
pour que tu sois un homme ! Que tu saches te battre !

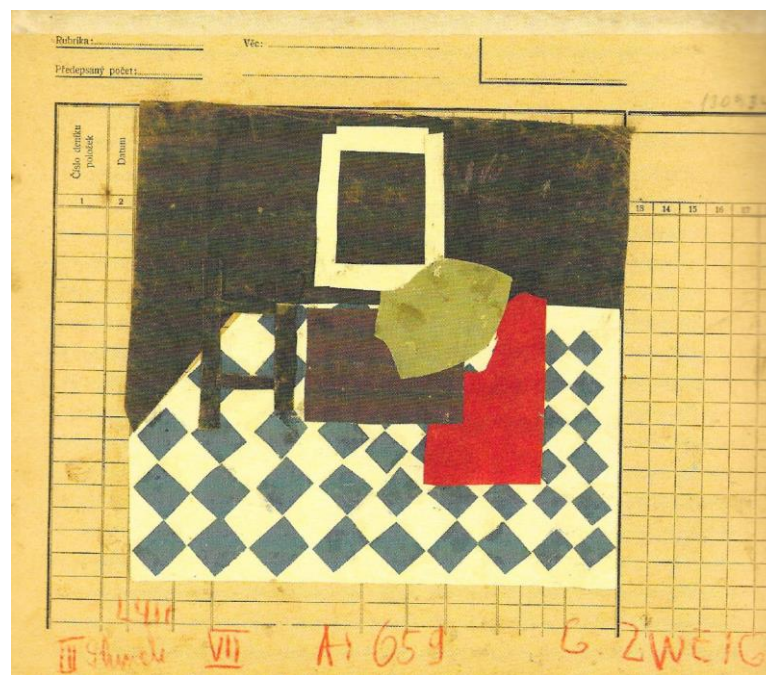
HANUS HACHENBURG, 12 juillet 1929 – 10/12 juillet 1944

L'ATTENTE

Le vent chante au sommet des arbres
cette triste chanson emplie de désir :
nous voulons rentrer, rentrer
le temps est si long,
dans l'attente, avant que ne s'accomplisse notre ardent souhait
mais ... peut-être, attendrons-nous jusqu'à la mort.

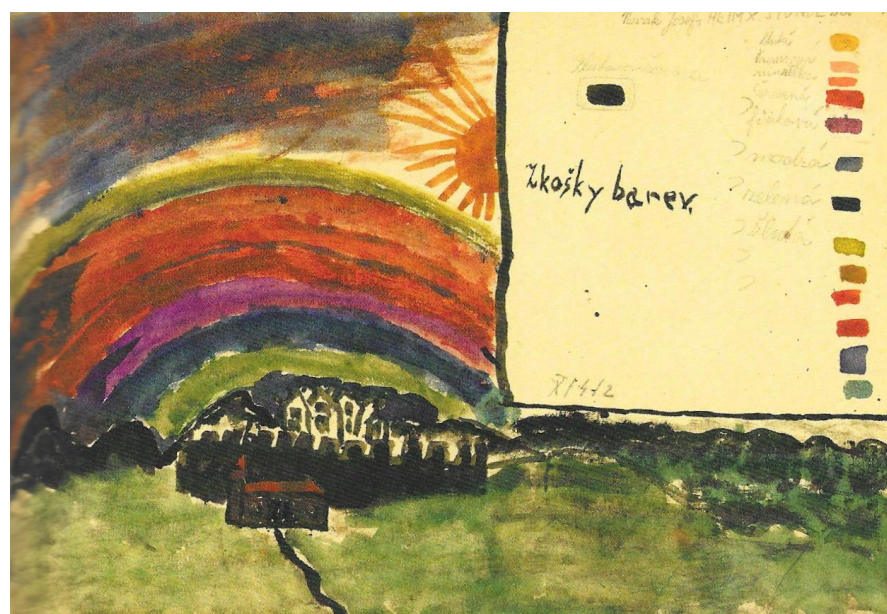
Quand finira cette vie, pleine de souffrances et de misères,
aurons-nous encore d'heureuses années ?
Aucune réponse et toujours l'attente sans fin.
Peut-être dans un an, un mois, peut-être demain
il faudra bien que cela vienne !
Ce sera un beau matin
alors nous recommencerons à vivre !

IRIS



GUSTAVE ZWEIG, 31 juillet 1930

**Déporté au ghetto de Terezin le 08 avril 1942 ; déporté à
Auschwitz le 4 octobre 1944**



JOSEF NOVAK, 25 octobre 1931

**Déporté au ghetto de Terezin le 24 avril 1942 ; déporté à
Auschwitz le 18 mai 1944**

LE JARDIN

Un petit jardin
plein de roses, il sent bon
étroit est le chemin
où se promène un petit garçon.

Un petit garçon si mignon
comme un bourgeon qui fleurit
quand s'ouvrira le bourgeon
le petit garçon ne sera plus.

FRANTISEK BASS, 04 septembre 1930 – 28 octobre 1944
Déporté au ghetto de Terezin le 02 décembre 1941

PAPILLON

Le dernier le tout dernier
d'un jaune si vif, amer, si éblouissant
comme le chant d'une larme
de soleil tombant sur un caillou blanc
Un jaune tel
il est monté si haut, léger
il allait sûrement, sûrement pour embrasser son dernier monde

Sept semaines que je suis ici
ghettoisiert
ici les miens m'ont retrouvé
ici les pissenlits m'appellent
et la branche blanche du marronnier dans la cour
ici je n'ai pas vu de papillon

Il fut le dernier
il n'y a pas de papillon ici
dans le ghetto.

PAVEL FRIEDMANN, 07 janvier 1921
Déporté au ghetto de Terezin le 28 avril 1942
Déporté de Terezin à Auschwitz le 29 septembre 1944.
Le poème est daté du 04 juin 1942

Un labyrinthe de mémoire

Là où autrefois se trouvait le Mur de Berlin, plus précisément entre la Potsdamer Platz et la porte de Brandebourg, se trouvent 2 711 stèles. Chacune d'entre elles fait office de mémoire pour les 6 millions de Juifs européens assassinés par le nazisme. Placées sur 1,9 hectares, il est possible de marcher entre les stèles. Plus vous avancez, plus vous vous trouvez encerclés par des pierres de plus en plus grandes. Un silence inattendu, mais en un sens souhaité, accompagne vos pas.



A première vue, vous verrez quelques blocs de béton. Il est impossible de se rendre compte dès votre arrivée des milliers de stèles présentes autour de vous. Peter Eisenman, l'architecte de ce mémorial, a travaillé sur la grandeur du génocide. Le champ de stèles représente la gravité du nazisme ; l'étendue des camps d'extermination ; et l'immensité du nombre de victimes. Pour ceux qui se sont déjà rendus dans un camp, vous retrouverez une partie de l'ambiance si particulière et lugubre du génocide. Pour les personnes n'ayant jamais marché sur les terres de la mort, vous affronterez une première prise de conscience sur la réalité des faits.

Chaque pas posé dans ce labyrinthe de stèles vous donne l'impression de rétrécir. La mémoire de l'histoire, la mémoire de ces morts, la mémoire de l'horreur, vous rattrape. Peter Eisenman parle de son œuvre comme le regroupement d'une mort collective. Pour lui, il est important de représenter toutes les victimes par les mêmes pierres. Il n'a pas voulu construire un cimetière, où un mort est nommé par une plaque nominative ou le symbole de sa religion. Ce mémorial insiste sur un arrêt dans le temps pour ces 6 millions d'Européens. Ils ont tous été victimes de la même haine, du même régime, d'une collectivité de crimes. Le nazisme est resté 12 ans au pouvoir. Évoquer les millions de Juifs assassinés entre 1933 et 1945 revient à évoquer 1 mort par minute. Cette idée de collectivité repose sur la critique de l'écrivain allemand Martin Walser. Selon lui, l'instrumentalisation de la mémoire banalise l'horreur de la Shoah ; « les culpabilités et les fautes sont individuelles et non collectives ».

Raphaëlle Zelkowicz, 2022

Après l'oubli

Au mois d'avril dernier, les élèves de l'Institut Saint-Pierre ont assisté à la représentation d'une pièce de théâtre, *Après l'oubli* de Julie Benegmos. Julie se déplace dans les établissements scolaires, n'hésitez pas à contacter la Compagnie Libre Cour pour plus d'informations.

Une élève a mis par écrit son ressenti à ce sujet.



“Dans ce que l'on pourrait appeler un one-woman show, Julie, petite fille de deux déportés juifs à Auschwitz : Madeleine et Jacques Goldstein, retrace l'histoire de ses grands-parents à travers la sienne. Effectivement, elle raconte de manière parfois décousue comment ces derniers se sont retrouvés après la libération des camps, sa vie à elle en tant que petite-fille de déportés, ce traumatisme ancré si loin en elle jusque dans son inconscient.

Son spectacle tourne autour d'un sujet central : le questionnement du devoir de mémoire comme du devoir d'oubli. Elle semble hantée par le souvenir d'une Shoah qu'elle n'a pas vécue et à l'instar de son grand-père se raccroche aux chiffres, à leur logique, à leur rationalité. Parfois, elle aimerait oublier, ne pas transmettre la mémoire, mais elle n'y parvient pas pour autant.

Son témoignage prend une forme originale et interactive à l'aide d'accessoires, de différents supports (oral, écrit, vidéo) et d'échanges avec son public. Je ne savais pas que l'on pouvait se sentir à ce point concerné par ce qu'il s'était passé deux générations plus tôt, que le terrible souvenir de la Shoah pouvait encore habiter les plus profondes pensées de certains, presque les torturer par moment.

J'ai trouvé sa représentation touchante, parfois très émotionnelle, ponctuée de petites touches d'humour, surprenante, captivante.”

Lili L.

Elève à l'Institut St Pierre, Brunoy

